



L'enfant fût transporté chez l'armurier. (Page 638.)

— Ah! c'est vous, Guitaut! dit-il de ce ton de mauvaise humeur qui lui était habituel, que diable venez-vous faire ici?

— Je viens vous demander s'il y a quelque chose de nouveau de ce côté.

— Que voulez-vous qu'il y ait? on crie vive le roi! et A bas le Mazarin! ce n'est pas tu nouveau, cela; il y a déjà quelque temps que nous sommes habitués à ces cris-là.

— Et vous faites chorus? répondit en riant Guitaut.

— Ma foi! j'en ai quelquefois grande envie. je trouve qu'ils ont bien raison, Guitaut; je donnerais volontiers cinq ans de ma paye, qu'on ne me paye pas, pour que le roi eût cinq ans de plus.

— Vraiment! et qu'arriverait-il si le roi avait cinq ans de plus?

— Il arriverait qu'à l'instant où le roi serait majeur, le roi donnerait ses ordres lui-même, et qu'il y a plus de plaisir à obéir au petit-fils de Henri IV qu'au fils de Pietro Mazarini. Pour le roi, mort-diable! je me ferais tuer avec plaisir; mais si j'étais tué pour le Mazarin, comme votre neveu a manqué de l'être aujourd'hui, il n'y a point de paradis, si bien placé que j'y fusse, qui m'en consolât jamais.

— Bien, bien, monsieur de Villequier, dit Mazarin. Soyez tranquille, je rendrai compte de votre dévouement au roi.

Puis se retournant vers l'escorte :

— Allons, Messieurs, continua-t-il, tout va bien, rentrons.

— Tiens, dit Villequier, le Mazarin était là! Tant mieux! il y avait longtemps que j'avais envie de lui dire en face ce que je pensais : vous m'en avez fourni l'occasion, Guitaut; et quoique votre intention ne soit peut-être pas des meilleures pour moi, je vous remercie.

Et tournant sur ses talons, il rentra au corps de garde en sifflant un air de Fronde.

Cependant Mazarin revenait tout pensif; ce qu'il avait successivement entendu de Com-

minges, de Guitaut et de Villequier, le confirmait dans cette pensée qu'en cas d'événements graves il n'aurait personne pour lui que la reine : et encore la reine avait si souvent abandonné ses amis que son appui paraissait parfois au ministre, malgré les précautions qu'il avait prises, bien incertain et bien précaire.

— La suite au prochain numéro. —

RICHE ET PAUVRE *

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

I

La grande porte du collège de Rennes était, contre son ordinaire, ouverte à deux battants, et la foule se pressait dans la petite cour verdoyante qui précède le parloir. On était au 15 août, jour de la distribution solennelle des prix. Un murmure inaccoutumé sortait du vaste établissement. On y remarquait je ne sais quel désordre joyeux, quelle liberté folâtre, qui contrastaient avec son calme habituel. Le vieil édifice lui-même semblait avoir voulu déposer, pour quelques instants, sa tristesse. Des guirlandes de lierre avaient été suspendues au-dessus du petit préau, et des vases de fleurs précieuses étaient disposés le long du corridor obscur qui conduisait à la cour de la distribution : mais, malgré tout, la masse noire et humide du collège conservait un air de mauvaise humeur qui ne pouvait se déguiser derrière ses décorations empruntées. On eût dit un vieux professeur endimanché. C'était seulement dans la cour, où les prix de-

* Tous droits réservés.

vaient être distribués, que cette physionomie maussade disparaissait au milieu de l'animation de la fête. La foule y était déjà rassemblée, et l'on entendait s'élever de toute part le bruissement rieur des voix de femmes auxquelles se mêlait, par instants, le murmure plus dur et plus monotone des voix d'hommes. A toutes les fenêtres se penchaient des collégiens en frac militaires : les plus jeunes ne témoignaient qu'une curiosité turbulente; mais ceux qui avaient déjà atteint l'adolescence plongeaient avidement leurs regards dans la foule, les arrêtant, avec une ardeur attentive, sur les femmes les plus jeunes, que l'on reconnaissait de loin à leurs têtes nues et bouclées. Parfois l'œil brun d'une jeune fille placée près de sa mère, en se levant au hasard, rencontrait un de ces âpres regards, et l'enfant, saisie, baissait la tête avec confusion, comme si elle eût senti un ardent attouchement.

A l'une des fenêtres les plus reculées était accoudé un jeune élève de dix-huit ans, qui ne portait point le costume des collégiens; il était seul, et promenait un regard pensif sur l'assemblée, placée au-dessous de lui. Il était facile de voir à son costume qu'il n'appartenait point à la classe la plus riche ni la plus distinguée. Sans avoir rien qui les rendit remarquables au premier abord, ses vêtements manquaient de cette élégance aisée et naturelle dont les tailleurs d'élite ont seuls le secret. C'était un habillement qui sentait la façon marchandée, et l'on voyait à son lustre, à sa raideur, qu'il sortait d'une main peu accoutumée à soumettre la mode à ses ciseaux. En outre, je ne sais quel malaise puéril dans les attitudes de celui qui le portait indiquait que ce luxe ne lui était pas habituel. C'était pourtant un jeune homme grand, robuste, assez bien fait, et dont le visage mâle respirait une certaine vigueur; dédaigneuse qui n'était pas sans élévation; mais on remarquait en lui les mêmes défauts que dans son costume. Pour l'un comme pour l'autre, il semblait qu'on eût économisé, non sur l'étoffe, mais sur la forme. Ses épaules